

y sera entré, personne ne saura rien de son voyage ; en dehors de l'impératrice et de moi, il verra seulement le comte Czernin, nous aborderons seulement la question de paix pendant entre nous, sans toucher à aucun sujet d'ordre militaire ou politique. Il est évident que ma demande est assez inattendue pour le prince, mais c'est ainsi seulement que nous arriverons rapidement à un résultat réel ; ce qui est essentiel. Je promets de ma part, le secret le plus absolu sur cette entrevue, et je demande au prince le secret de son côté."

Aux objections d'ordre matériel que lui fait le prince, le comte Erdody répond en exposant la façon dont il a préparé ce voyage. Il insiste sur la certitude qui se présente ainsi au prince d'arriver à un résultat par une entrevue personnelle avec l'empereur.

— Vous êtes officier comme moi, lui dit-il, vous avez suffisamment vu les horreurs de cette guerre et risqué votre vie dans des engagements que vous saviez inutiles. Maintenant, il s'agit de sauver tant de vies humaines qui seront sacrifiées encore inutilement jusqu'à la fin si nous n'arrivons pas dès maintenant à conduire la paix. Venez, j'ai tout préparé et puis vous garantir sur mon honneur qu'il n'y aura aucune difficulté.

Comme dernier argument, il remet au prince une lettre de l'impératrice, sa sœur, dans laquelle celle-ci le prie instamment de venir. Elle l'assure que rien ne leur tient plus à cœur que de voir aboutir au plus tôt cette paix. " Ne te laisse pas arrêter par des considérations qui, dans la vie courante, seraient justifiées. Pense à tous ces malheureux qui vivent dans l'enfer des tranchées, qui y meurent par centaines tous les jours, et viens."

Le prince demande encore des précisions sur la mentalité du comte Czernin. Le comte Erdody répond :

— C'est là, précisément, une des causes qui nécessitent l'intervention personnelle du prince. Le ministre est, certes, animé d'un sincère désir de paix ; mais, soit par déformation professionnelle, soit pour d'autres raisons, il lui manque l'esprit de réalisation et de décision. Etant le ministre des Affaires étrangères de l'empereur et par là même responsable au point de vue gouvernemental, on ne peut se passer complètement de lui ; de plus, la partie, disons technique, est de son ressort. Ses hésitations

pourraient nuire gravement. Certes, en réalité, l'empereur et l'impératrice seuls, actuellement, comprennent pleinement la nécessité d'arriver à une paix dont ils voient toute la portée ; ce sont eux qui en donnent l'impulsion ; mais le travail terrible que l'empereur doit fournir journellement, les préoccupations de toutes sortes qui l'assaillent rendent nécessaire la collaboration de son ministre.

La conversation s'achève à 3 heures du matin.

Le lendemain, 20 mars, les deux princes communiquent au comte Erdody leur décision de risquer l'aventure. Ils partent le soir même de Genève avec Erdody. Seul, le colonel commandant la police à la frontière, et qui avait reçu l'ordre de la main même de l'empereur de se mettre à la disposition du comte Erdody, voit, le 21 mars, passer les deux princes. Faisant une partie du trajet en automobile, ils arrivent à Vienne le 22 mars au soir et descendent chez le comte Erdody. La nuit même, celui-ci se rend auprès de l'empereur qui se trouve au château de Laxenburg, à quelques kilomètres au sud de Vienne, et lui porte la lettre que le prince lui avait écrite de Paris avant d'avoir prévu ce voyage.

Le lendemain, 23 mars, les princes passent la journée chez le comte Erdody ; ils partent avec lui, à 6 heures du soir, pour Laxenburg. Il fait nuit noire et la neige ne cesse de tomber depuis deux jours. L'auto s'arrête dans une cour extérieure, et un vieux capitaine de la garde, depuis de très longues années à la cour où il jouit de la confiance absolue de l'empereur, les conduit, à travers les communs, dans le parc, vers la façade principale du château. Les sentinelles qui montent la garde, le col relevé, sous la tempête glacée, les laissent passer au reçu du mot d'ordre. Tous les quatre entrent dans le château par une petite porte donnant sur l'escalier qui conduit dans les appartements privés de l'empereur et de l'impératrice. Tandis que le capitaine et le comte Erdody restent, l'un à garder l'escalier, l'autre l'antichambre, les princes entrent dans le salon de l'impératrice où se trouve le couple impérial.

Ils n'avaient plus revu leur sœur et leur beau-frère depuis le mois d'août 1914, alors qu'archiduc héritier, il leur avait procuré l'autorisation de quitter l'Autriche. En ces jours lointains, ami fidèle, il avait compris que leur devoir était de se battre contre lui. Ils s'étaient